

Nous passâmes la barrière et je fis arrêter au *Grand Saint-Martin*, la plus illustre maison de la Courtille, tenue par un membre de cette famille qui a su rendre son nom aussi populaire que celui de Ramponneau, la famille Dénoyez.

J'avais avec moi deux Parisiens, bons bourgeois, gardes nationaux et pères de famille, plus deux jeunes gens venus exprès de province pour voir le carnaval de 1833.

Lorsque nous nous présentâmes, tous cinq, pour passer entre deux barrières dressées dans la salle basse, comme celles que l'on voit devant les théâtres à l'heure de la queue, nous fûmes surpris de nous sentir arrêtés par un obstacle dont nous ne pouvions juger la nature, à cause de la foule qui nous avait précédés. C'étaient trois garçons marchands de vin, attachés à l'établissement, qui, les mains jointes, opposaient l'inébranlable rempart de leurs bras aux secousses que nous donnions, secousses terribles, à notre avis. J'avisai à ma droite une grosse jeune femme, à la mine réjouie, qui faisait faction, elle quatrième, devant un immense comptoir couvert de grands plats non encore dégarnis de gibelottes, de matelotes, de volailles rôties, gigots, longes de veau, haricots, salades, etc., de quoi donner à manger à tout un régiment; et je lui deman-

dai, comme elle me riait au nez sans façon, pourquoi nous ne passions pas.

— On n'entre pas, dit-elle, sans prendre quelque chose.

— Ah?

— Pardi! si nous laissons faire ces farauds de Paris, ils nous empliraient tout là-haut sans payer. Ça serait du propre!

— C'est juste, répondis-je; eh bien, qu'est-ce qu'il faut prendre?

— Combien que vous êtes de votre société?

— Cinq.

— Cinq? ça fait cinq litres.

— Alors, nous allons vous payer cinq litres. Mais nous vous demanderons la permission de ne pas les boire, vu que nous ne saurions guère comment emporter cinq bouteilles là-haut, à travers tant de monde.

— Ah! que vous êtes donc embêtants avec votre maladresse, allez! Voyons, payez-en trois et que ça finisse!

— Combien, trois litres?

— Trente sous.

— Les voilà.

— Laissez passer cinq bourgeois!

Après l'acquit de ce singulier droit de passe, nous montâmes l'escalier qui conduisait aux salons. C'est maintenant que la plume me tombe



des mains! c'est maintenant que je trouve l'explication de cette absence d'histoire du carnaval dont je me plaignais en commençant mon chapitre!... Comment, sans faire rougir, comment, sans rougir moi-même, dire ce que j'ai vu dans ce salon du premier étage, ce que j'ai vu plus haut, ce que j'ai vu par les portes entr'ouvertes des cabinets de société du *Grand Saint-Martin*? Chastes lecteurs qui lisez ce livre, pardonnez-moi, car je vais blesser votre pudeur; plaignez-moi, car jamais vérité historique, jamais couleur locale n'auront plus coûté à donner.

Dans le salon du premier étage, au milieu d'un double encadrement de huit rangées de tables encombrées de buveurs ivres, malades ou endormis, debout, assis ou couchés, un carré long, ceint d'une balustrade en bois, surmonté d'un orchestre, attira d'abord mon attention. Une quarantaine de masques y dansaient au son d'une musique sauvage, musique toute de cuivre, que chacun de vous a pu entendre en allant à Belleville le dimanche, ou mieux encore le lundi. Vous avez ouï parler dans le monde d'une fameuse manière de danser que l'on appelle *la chahut*? D'après tout ce que vous avez lu dans la *Gazette des Tribunaux* et ailleurs, de procès en police correctionnelle intentés à de pauvres jeunes gens pour avoir dansé *la chahut* à l'Er-

mitage, à la Chaumière, au Vauxhall, au Panthéon, etc.; d'après ce que vous savez de la scène scandaleuse qui déshonora pour toujours le premier bal masqué de l'Opéra, et qui dégoûta M. Véron de l'innovation qu'il avait essayée, au point de le faire revenir, lui, ce directeur si progressif, aux vieux errements de ses classiques prédécesseurs; l'idée de cette danse remarquable ne vous vient plus à l'esprit maintenant qu'associée à des images lubriques, obscènes, révoltantes? Eh bien, les quarante masques du *Grand Saint-Martin* dansaient tous la *chahut*: non pas cette *chahut* dégénérée, cette *chahut* à l'eau rose et petite-maîtresse des étudiants; mais la véritable, la primitive *chahut*, née du *fandango* des Espagnols et de la *chica* des Nègres. Ce que je vous dis là des père et mère de cette fille si libertine ne vous apprendra point grand chose, si vous ne connaissez d'eux que le *fandango* de l'Opéra, ou la *chica* de *Bug le Javanais*; mais demandez aux voyageurs d'Espagne et d'Afrique; et vous verrez! Quant à moi, je le déclare franchement, avant ma visite du mercredi des Cendres à la Courtille, je n'avais qu'une connaissance très-imparfaite de cet incroyable délassement; je n'avais vu *la chahut* jusqu'alors que modérée, modifiée, étranglée par la présence des gendarmes, gênée par la frayeur du corps-



de-garde : mais là, elle était chez elle, dans son boudoir, dans sa chambre à coucher. C'est là seulement qu'il m'a été permis de l'admirer hardie, déshabillée, nue!... Il y avait surtout un paillasse à carreaux bleus, jeune homme de vingt ans à peu près, souple et leste à faire plaisir, qui la dansait avec une grande cauchoise aussi souple, aussi leste que lui, affectant d'une façon ravissante la naïve ignorance d'une villageoise de Bacqueville ou des environs de Caudebec. C'était merveille de la voir sourire niaisement, s'abandonner indifférente et docile aux robustes étreintes, aux voluptueux mouvements de son cavalier; baisser un œil pudique, lorsque le genou en terre, le buste renversé, une main sur le cœur, l'autre je ne sais où, il lui faisait avec une si parlante pantomime l'aveu de ses transports et l'invitation de s'y livrer ensemble! C'était merveille comme ensuite elle se laissait enlacer par l'amoureux paillasse, comme elle lui obéissait, comme elle se fascinait de ses regards, comme elle suivait avec lui les combinaisons de cette danse passionnée qui met tout en scène, tout! depuis la timidité d'un premier aveu, jusqu'aux joies délirantes de la possession, jusqu'au dégoût de l'assouvissement, dernier acte, dernière figure qui consiste en un dédaigneux geste du pied suivi d'un brusque retour

en arrière! — Le paillasse et la cauchoise faisaient les délices du salon.

Autour de ce bal obscène et de cet orchestre, dont les musiciens, tout en jouant, tournaient le dos aux danseurs et regardaient dans la rue, régnait, comme je l'ai dit, un double cordon de tables non moins curieuses à observer, non moins dégoûtantes sans doute aux yeux du visiteur de sang-froid. Figurez-vous que depuis le dimanche précédent le salon n'avait cessé d'être plein, jour et nuit. En conséquence, c'étaient les mêmes nappes sur les tables, nappes souillées de toute espèce de souillures; c'étaient les débris d'os et de sauces renversées, de verres et de bouteilles brisées, de mille ordures infames, amoncelés depuis trois jours et trois nuits sur le pavé; car il eût été malhonnête de passer le balai entre les jambes de la pratique. Au milieu de cette fange, il y avait des hommes et des femmes se vautrant, dormant côte à côte comme dans leur lit; et des enfants qui jouaient en mangeant et buvant les restes de leurs père et mère. Il y avait au pied d'une table, vide en ce moment-là, une grande femme étendue ventre à terre, que l'on avait dérangée du pied en passant et dont quelque mauvais plaisant s'était amusé à relever les jupes. Il y avait.... mais il



me semble qu'en voilà assez?— Puis au comptoir de ce salon, une vieille femme, type de l'immobilité physiologique, qui semblait vivre là dans son élément, sur les nerfs et les poumons de laquelle cette hideuse atmosphère de vins et de viandes échauffés, de transpirations putrides, d'émanations nauséabondes, paraissait n'avoir aucune action!

De même au salon du second étage. De même, ou plutôt pis encore dans les cabinets de société.

Ah! de quel poids énorme je me sentis soulagé en passant de cet horrible foyer d'infection à l'air pur et vif, quoique mouillé, de la rue! comme je cherchai vite ma citadine n° 18, pour y grimper et me rejucher à côté de mon honnête cocher! C'était bien autre chose que le Cirque-Olympique, ce que je venais de voir!

La voilà enfin, cette descente de la Courtille! Elle vient! elle vient, avec toutes ses folies, avec son infini cortège de masques pâles et bleus de la nuit, avec ses deux mille voitures à la file, avec ses cent mille spectateurs qui la regardent ébahis et rians, en faisant la tortue de leurs parapluies qui dégouttent les uns sur les autres! Voici la voiture de lord S....., dont je pourrais hardiment dire le nom tout haut, car il ne le cache pas; la voici, cette belle voiture, avec ses

six chevaux anglais aux crins nattés par la pluie, avec ses trois piqueurs en habit de chasse, qui sonnent de superbes fanfares! Derrière elle, voyez cette diligence, la même qui a servi à MM. Franconi frères pour jouer *la Diligence attaquée, ou l'Auberge des Cévennes*; quatre chevaux la traînent, quatre chevaux dressés, que vous avez admirés cent fois dans l'arène du Cirque. Tout est comédien là, tout est acteur: voiture, chevaux, postillons et voyageurs. Sur l'impériale, il y a douze musiciens qui jouent l'ouverture de *Guillaume Tell*. Voyez plus loin cet homme à cheval, en costume du moyen-âge, une aumônière de velours à la ceinture; il s'arrête et jette à la multitude émerveillée des poignées de pièces de cinq francs; c'est un illustre étranger qui demeure sur la place Vendôme; lord Seymour et lui ont les plus beaux chevaux de Paris. Voilà encore une grande et riche voiture qui vient; dans celle-là, il n'y a que des dames; moins généreuses, mais plus galantes que le cavalier du moyen-âge, elles jettent à la foule des paquets de dragées... Bien! bien! baissez-vous, foulez-vous, traînez-vous dans la boue pour les ramasser! voilà justement ce que voulaient ces dames. Descendez encore. Voyez-vous un homme tout blanc des pieds à la tête, avec ce grand sac debout à côté de lui? c'est



un meunier; son plaisir est de lancer des poignées de farine dans toutes les voitures qui passent. Ce n'est point le masque le moins facétieux de la bande. Entendez-vous le succès de ses malices? Entendez-vous comme on éclate de rire, comme on bat des mains? Bon! voilà un passant qui se fâche contre lui. Il sortait d'un bal paré, en bas de soie, en gilet de satin, en cravate blanche, en claque... que diable venait-il faire à la Courtille? regardez comme la foule maligne épouse sa querelle; suivez de l'œil son claque qui saute, vole et disparaît... Maintenant, c'est lui que l'on saisit, que l'on bouscule, que l'on déchire... Ils vont le tuer, Dieu me pardonne!... non. Le voilà qui remonte en cabriolet, tête nue, le pauvre homme! et qui passe. C'était la première fois qu'il venait!

Comme tout ce monde plonge hardiment ses pieds dans la boue! Quelle désinvolture! quel abandon! quelle insouciance! — Fameux! fameux! dit mon cocher; depuis quinze ans que je roule par ici, je n'avais rien vu de pareil.

Il pleut trop fort cependant. Les masques n'ont pas le courage de sortir leurs têtes des voitures. S'il faisait beau, vous les verriez tous sur l'impériale, s'envoyer et se renvoyer le *Catéchisme poissard* et le *Vadéana* tout entiers. Mais c'est un horrible temps.

En voilà pourtant qui se moquent de la pluie. Debout dans leurs cabriolets à capote renversée, ils veulent jouer leur rôle jusqu'au bout; il n'y a pas de fatigue, pas d'enrouement qui tienne. Bouchez vos oreilles, mesdames! car vous êtes là aussi?... c'est bien imprudent à vous. Comme ils parlent bien, avec leur voix rauque et fausse! Comme ils sont fiers de la gaité qu'ils excitent, des applaudissements qui les saluent! Comme ils regardent en pitié leurs pauvres confrères crottés qui descendent à pied, désolés d'avoir bu et mangé l'argent de leur voiture! Ils ont l'air bien riches, tous ces gens-là! Mais ce soir.... mais demain.... quand ils auront dormi.... quand ils s'éveilleront d'un lourd sommeil, prenant tout cela pour une suite de rêves bizarres; quand au costume d'or et de plumes succéderont l'habit râpé, la redingote maigrie d'avant-hier..... quand le tiroir de la commode, en s'ouvrant, ne montrera plus à l'œil que des reconnaissances du Mont-de-piété... Alors... — Bah! pas de réflexions tristes! Cela jure trop avec un spectacle si fou, avec ce Longchamp de la Courtille, admirable dédommagement des privations de douze mois. Laissons-les vivre encore une heure ou deux de cette vie somptueuse et libre. Laissons-leur une heure ou deux encore l'ineffable jouissance de tutoyer toute une ville et de lui dire des injures en face...



Aujourd'hui, les voilà rois, ces hommes... et c'est une si douce chose que d'être roi, même à la Courtille!

Arrêtons-nous un peu. Les voitures ne vont plus. Il y a encombrement. S'il vous plaît, nous allons descendre. Aussi bien, nous sommes aux *Vendanges de Bourgogne*. C'est ici qu'on a donné le banquet des sept-cents, l'un des préludes de la révolution de juillet. C'est ici que toute la garde nationale de Paris s'est réjouie de sa renaissance après les trois jours. C'est ici que les deux tiers des mariages parisiens se donnent rendez-vous au sortir de la mairie.

Entrons... Que signifie ce vacarme? Il n'y a point de joie dans ces cris! Ces bouteilles, ces plats qui se brisent n'accompagnent point de refrains à boire!... On se bat là-haut!... on se tue, vraiment!... Qu'en dites-vous, M. Charlier?

— C'est une société qui s'amuse, répond le tranquille maître des *Vendanges*. Oh! je n'ai pas de crainte. Les gaillards paieront bien. Ils peuvent casser hardiment!

Heureux homme! Il en a vu bien d'autres. Toutes ces émotions-là sont usées pour lui. Il laisse faire maintenant et n'interpose son autorité de propriétaire que si la mine des tapageurs prévient mal en faveur de leur bourse.

Quant à nous qui sommes assez simples pour

nous inquiéter de ce carnage de vaisselle, allons voir.

C'est une troupe de corsaires, de galants corsaires à l'écharpe de soie, au pantalon rayé d'or. Ce sont des espagnoles, avec leurs yeux noirs, leurs basquines et leurs poignards. Qu'est ceci? Sous votre rouge et vos mouches, je vous reconnais, messieurs! vous êtes du grand monde, et du plus grand! Bravo! Voilà les beaux jours du carnaval revenus! voilà mon vieux carnaval du XVIII<sup>e</sup> siècle! voilà nos grands seigneurs en goguettes! car ce sont des seigneurs que vous voyez là; lord S\*\*\*\*\*, dont tout à l'heure je vous montrais la voiture magnifiquement attelée, avec ses piqueurs et leurs fanfares; derrière lui, ce jeune homme si pâle, si fatigué, qui le retient et l'empêche de briser une porte, c'est le fils d'un pair de France; plus loin, cet homme à la physionomie si peu d'accord avec la scène terrible qui se passe, est un député: les autres sont barons, comtes, et même marquis. M. Charlier avait raison: ils paieront bien!

Mais les dames! Regardez-les furieuses, ivres de champagne et de jalousie; elles se prennent aux cheveux, elles s'égratignent, elles se mordent horriblement! On les sépare, on les arrache l'une à l'autre; en vrais corsaires, par exemple; à grands coups de pied, comme on fait dans la



rue aux chiens qui se battent.... Il faut que ce ne soient pas de bien grandes dames pour qu'on puisse les traiter avec si peu de façon.

Ah! je comprends. Vous avez voulu ressusciter le XVIII<sup>e</sup> siècle tout entier, messeigneurs! Il vous faut des femmes qui se battent pour vous; qui mendient une caresse, un regard de leurs amants; qui vous tirent les bottes et vous lavent les pieds! et ces femmes ainsi résignées, ainsi amoureuses, ainsi jalouses, vous ne les trouvez que là où les trouve tout le monde. C'est dommage. La révolution a tout gâté. Vous rappelez-vous ce bon temps où les duchesses se battaient au pistolet pour un Richelieu?

Allons, empêchez donc celle-ci de tuer celle-là. Que gagneriez-vous d'honneur à la mort de ces femmes? Voyez-vous demain la tragique relation que vous en apporteraient les journaux?

Enfin la paix se fit. On bassina les contusions avec de l'eau fraîche; des baisers de feu demandèrent pardon pour les coups de pied. La Junon de cette affaire fut portée dans un fiacre et gardée à vue jusque chez elle; et le déjeuner s'acheva gaîment.

Voilà ce que j'ai vu. Je vous dirais bien ce que j'ai pensé; mais vous savez que cela m'est interdit.

Ces observations, qu'il m'a fallu adoucir en

les traduisant, de peur qu'on ne m'accusât de cynisme, je les ai retrouvées, toutes semblables, aux mêmes lieux, le jeudi de la mi-carême, comme une seconde édition du mardi-gras. Il faut l'avouer, cependant: c'était moins de bruit, moins de foule. Les masques étaient plus sales, leurs voix moins rauques, les mets moins recherchés, et les vins plus empoisonnés; la noble fierté, la superbe insolence du mercredi des cendres, avaient fait place à une sorte de tranquillité, à une presque modestie mal justifiées par la différence atmosphérique, car il ne pleuvait plus. Au *grand Saint-Martin*, même affluence, même tapage, même genre de bal, même droit à payer pour entrer. Mais, à travers tout cela, perçait une tristesse quasi de bon ton; on voyait les mains fouiller dans les poches, et sortir vides. C'est là tout le secret de ce défaut de ressemblance. Il n'y avait plus d'argent.

AUGUSTE LUCHET.

